Mathieu, Michel Julien

DISCOURS

EN VERS

SUR LA MORALE RÉPUBLICAINE.

TROP long-temps avili sous le joug despotique
De ces usurpateurs, qu'une sottise antique
Arma, pour t'asservir, d'un pouvoir odieux ;
Français, te voilà libre, et tu peux être heureux.
A toutes les vertus désormais enchaînées,
La Paix, l'Égalité, les hautes destinées
Où t'appelle aujourd'hui la plus sublime Loi,
Vont être ton ouvrage, et dépendront de toi.
Vainement des Germains la horde féodale,
Sous l'appui d'Albion, notre indigne rivale,
(Que si honteusement on voit rétrograder
Dans la route où d'abord elle sut nous guider) ;
Vainement le Batave, et le Sarde et l'Ibère,
Du Sarmate opprimé l'impudique Mégère,
Et, sous leur Prêtre-Roi, les Romains glapissans
S'épuisent, pour nous vaincre, en efforts impuissans :
Contre des Citoyens armés pour la Patrie
Des Peuples abrutis que peut l'idolâtrie ?
Qu'ils tremblent, à leur tour, ces brigands couronnés,
D'esclaves orgueilleux sans cesse environnés.
Ils outragent du Ciel la justice suprême,
En combattant des droits consacrés par lui-même.
Mais leurs trônes bientôt, en s'écroulant sur eux,
De leurs longs attentats vengeront nos ayeux.
Si, d'un œil inquiet, l'Univers te contemple,
Français, sois digne enfin de lui servir d'exemple.

THE NEWBERRY LIBRARY

Case FRC 99168

Ca. Nt W III 23413

D'où naît la juste horreur que t'inspirent les Rois ?
C'est qu'ils osent braver la sainteté des Lois.
Montre-toi donc docile à ce frein salutaire :
Ecrase tout flatteur assez vil pour te taire
Que l'état social, qui fonde ton pouvoir,
De chacun de tes droits fait sortir un devoir.
A te régénérer que ton zèle s'applique :
Existe moins pour toi que pour la République.
Membre du Souverain, à la frivolité
Fais succéder, en toi, la mâle dignité,
La pureté de mœurs, le maintien sage, austère,
Qui doivent annoncer un si grand caractère :
Dans l'Europe, autrefois, tu ne sus que charmer ;
Mets aujourd'hui ta gloire à t'en faire estimer.
Que l'esclave, courbé sous le poids de sa chaîne,
A son lâche oppresseur abandonne la peine
De le bien diriger ; on l'excuse aisément.
Mais au Républicain l'honneur parle autrement :
Il se doit surveiller avec un soin extrême ;
A ses concitoyens il répond de lui-même :
Et plus de chacun d'eux son droit est respecté,
Plus il en est comptable à la société.
Pour remplir tes devoirs, apprends à les connoître ;
La justice est leur base, et leur fin ton bien-être :
D'un burin éternel la main du Créateur
Ineffaçablement les grava dans ton cœur.
L'orgueil, le fanatisme, un dangereux délire
Long-temps, pour t'égarer, t'empêchèrent d'y lire.
Au nom de tous leurs Dieux, des Prêtres imposteurs,
De tes nombreux Tyrans exécrables fauteurs,
De misères, d'opprobres empoisonnoient ta vie,
Et d'éternels tourmens te la montroient suivie ;
Comme si la Nature, en formant l'Univers,
Ne nous eût destinés qu'à peupler les Enfers !
Français, n'écoute plus leurs perfides mensonges ;
Que ta philosophie écarte ces vains songes.

Une voix plus fidèle, avec simplicité,
Proclame, dans ton sein, l'auguste vérité.
C'est d'un Dieu bienfaisant l'incorruptible oracle;
Ou, plutôt, c'est Dieu même; et dans ce tabernacle,
Chaque jour, à toute heure on peut le consulter:
Jamais il ne trompa qui voulut l'écouter.
Il attache au remords une utile souffrance;
Mais au prompt repentir il offre l'espérance.
« Jouissez, nous dit-il, périssables humains,
» Des dons qu'autour de vous ont prodigué mes mains:
» Cessez de révérer un dogme atrabilaire;
» A vos privations pourrois-je me complaire?
» Ne vous ai-je inspiré le désir du bonheur,
» Que pour vous voir sans cesse en proie à la douleur?
» Non: le plaisir la suit; et par elle il s'augmente:
» En se le retraçant la peine est moins poignante.
» Dans cette alternative et de biens et de maux,
» Un sommeil restaurant succède à vos travaux.
» Chacun de vos besoins, source de jouissance,
» En vous rendant heureux, signale ma puissance;
» Et distinguant vos jours par leur variété,
» Vous dérobe à l'ennui de l'uniformité.
» Saisissez du présent le solide bien-être:
» Par la mémoire encore le passé peut renaître;
» Mais quand l'œil curieux pénètre l'avenir,
» Il hâte les chagrins qu'on vouloit prévenir.
» Ainsi, de vos erreurs accusant la Nature,
» Vous élevez contre elle un coupable murmure.
» Aux plus utiles dons vous osez imputer
» Les dangers que de vous ils dûrent écarter.
» Falloit-il, vous créant machines impassibles
» A tous les sentimens vous rendre inaccessibles
» Ridicule moteur d'aveugles instrumens,
» Quelle gloire eût, pour moi, suivi leurs mouvemens?
» L'homme libre peut seul réfléchir mon image:
» Esclave, il n'eût été qu'un imparfait ouvrage:

» Inutile chaînon dans le règne animal,
» Il n'eût point décoré le système moral.
« Le pouvoir de choisir fonde seul la justice.
» L'homme le reçut donc ; et la raison propice
» Fit au fond de son cœur de desirs combattu,
» Du choc des passions éclore la vertu.
» Sur elle reposa le bonheur de la terre,
» Et l'art de l'opérer ne fut point un mystère;
» Il commande à chacun, dans l'ordre social,
» Pour prix des mêmes droits, un sacrifice égal ;
» Par les efforts de tous, la commune patrie
» De chaque individu féconde l'industrie ;
» L'humanité souffrante y trouve des secours
» Qui calment ses douleurs et prolongent ses jours;
» Des méchans, s'il en est, une sage police
» Réprime la licence ou punit l'injustice.
» La loi parle ; il suffit : elle est le vœu de tous.
» Qui pourroit ?..... Qui voudroit se soustraire à ses coups ?
» Mais inutilement sa rigueur meurtrière
» Du coupable jamais n'abrège la carrière.
» La vie est un dépôt qu'il tient de ma bonté ;
» Il n'a pu le transmetre à la société.
» Avec un saint respect tout mortel doit attendre
» L'inévitable instant marqué pour me le rendre.
» L'homme juste, en tout temps, prêt à subir son sort,
» Vers l'immortalité s'élance sans effort.
» La mort n'est à ses yeux qu'une crise ordinaire,
» Dont l'effet incertain peut être salutaire.
» La superstition, par sa vaine terreur,
» A ses derniers momens ne prête aucune horreur.
» Jamais il n'a pensé que ma juste sagesse
» A l'égal des forfaits dût punir la foiblesse,
» Ni que la courte erreur d'un atôme mortel
» Sur lui dût attirer un supplice éternel.
» Aussi calme au couchant qu'il le fut à l'aurore,
» Son ame, vers le ciel, doucement s'évapore,

» Et regretté des siens heureux par son amour,
» Il s'endort, dans leurs bras, sur le soir d'un beau jour.
» Tel est de la vertu le réel avantage;
» Humains trop abusés, qu'il soit votre partage.
» Ses dogmes consolans assureront pour vous
» Le bonheur de chacun par le bonheur de tous.
» Trop long-temps vos docteurs, dans leur bile âcre, amère,
» De la perfection pour suivre la chimère,
» Ont sçu, vous prescrivant un impossible essor,
» De votre ame épuisée affoiblir le ressort.
» Ce sot isolement, ces gênes imbéciles,
» Ces macérations, ces jeûnes inutiles,
» L'oubli dénaturé des plus purs sentimens,
» L'homme à l'homme arraché par d'absurdes sermens,
» Loin de me présenter un agréable hommage,
» Sont pour ma bienfaisance un insolent outrage.
» De la nature envain tressai-je les liens ?
» Eux seuls, par la vertu, font les bons citoyens;
» Et l'homme, abandonné durant sa longue enfance,
» Sans l'état social n'auroit plus d'existence.
» Oui; tout est bien dans l'ordre établi par mes lois;
» Mais tout fut dépravé par les prêtres, les rois.
» Contre un peuple choisi pour en purger la terre,
» Leur rage appelle envain les fléaux de la guerre;
» Il a dans ma justice un invincible appui,
» Et mon bras tout-puissant triomphera pour lui ».
Français, de tes destins saisis l'heureux présage;
Mais, pour les accomplir, qu'autant que ton courage
La modération dirige tes exploits;
La sainte humanité réclame aussi ses droits:
Si le sang dut couler pour venger tes injures,
De l'ennemi vaincu referme les blessures;
A la patrie en pleurs ramène les enfans,
Dont les fatals combats ont déchiré ses flancs;
Pour qu'enfin tous les yeux s'ouvrent à la lumière,
Garde-toi d'oublier que tout homme est ton frère;

La foible cruauté veut tout exterminer ;
La force est généreuse, et cherche à pardonner.
Et vous, Législateurs, dont la haute prudence
Fonda sur la raison la gloire de la France ;
Qui, bravant l'aquilon, les gouffres, les rochers,
Au fort de la tempête intrépides nochers,
Dirigez sur les flots le vaisseau magnifique
Portant du monde entier l'espérance civique ;
Hâtez-vous ; complettez vos glorieux travaux.
Qui pourroit mieux que vous combattre nos rivaux
Quelle main oseroit achever votre ouvrage !
A le développer forcez votre courage ;
Craignez que l'ignorance ou la malignité
N'en altèrent l'ensemble et la sublimité.
De tous vos successeurs le zèle et la science
N'atteindront qu'avec peine à votre expérience,
Et de leurs premiers pas la timide lenteur
Peut du corps politique énerver la vigueur.
Que l'empire des loix par vous se rétablisse ;
Faites régner aussi les mœurs et la justice ;
Enfin, si des pervers les complots furieux
D'une juste rigueur vous armèrent contr'eux,
Qu'à les sacrifier le glaive qui s'apprête
Du vrai Républicain n'effleure plus la tête ;
Que le gouvernement, chéri par sa douceur,
Des cœurs aliénés rappelle la candeur ;
Que notre liberté soit entière, réelle :
Vainement de nos droits la charte solemnelle
Nous les garantiroit, si la loi les détruit.
L'égalité pour nous devient aussi sans fruit,
Quand du riche et du pauvre, avec ignominie,
Des noms injurieux détruisent l'harmonie.
L'état constitué, plus de terme moyen,
Tout homme est ennemi, s'il n'est pas citoyen.
Dignes Représentans d'un peuple magnanime,
En fixant son bonheur, confirmez son estime.

Ministres éclairés de son noble courroux ;
Il vous réserve un prix bien flateur et bien doux;
Vous suspendrez, à temps, les traits de sa vengeance ;
Et vous proclamerez son auguste clémence.

Par M. J. MATHIEU, *citoyen français ;*
à Moret, district de Nemours, département de Seine et Marne.

De l'Imprimerie de BALLARD, rue des Mathurins.

ÉPITRE
DE FONTENELLE,
SUR LE GYMNASE. (1)

Du fond de l'Élisée, où je suis descendu,
Au séjour des vivants quel bruit ai-je entendu ?
Le Gymnase, dit-on, opère des miracles,
Et ses moindres discours passent pour des oracles :
Le printemps y renaît au milieu des hivers ;
Sur de légers vaisseaux l'on y parcourt les mers,
Et Neptune en courroux les voit errer sur l'onde
Sans pouvoir réprimer leur course vagabonde ;
Ils bravent les écueils, Neptune et les autans,
Et voguent sans dangers sur les flots inconstans.
Le mortel policé, l'homme encor tout sauvage
Y confondent leurs vœux dans le même langage.
Salut, dit l'Indien au Français étonné ;
Salut, dit le Français à l'homme bazané ;
Resserrons désormais, par des sermens durables,
De la fraternité les liens adorables.

(1) Le Gymnase peut être considéré sous l'aspect des sciences qu'on y cultive, et sous celui d'une banque qu'on y fait fleurir ; sous l'un et l'autre il peut être utile, et déjà il l'a prouvé. Cependant Fontenelle ne le considère ici que comme un établissement scientifique ; et son Epître, devenant une suite naturelle du Poëme sur *le Progrès des Arts dans la République*, nous avons cru devoir la placer ici. Les sciences et les arts se donnent la main, et ne peuvent guères faire des progrès les uns sans les autres.

Ils disent : à l'instant la main serre la main ;
Qui s'estime aujourd'hui s'estime plus demain ;
L'un et l'autre bientôt longuement s'entretiennent,
Et sur des chars sans guide ensemble se promènent :
Oui, dit-on, oui, sans guide et même sans coursiers,
Le Gymnase sans doute, est l'antre des sorciers ;
Il faut en arracher le crédule vulgaire,
Lui désiller les yeux et fermer ce repaire.

Eh ! pourquoi, s'il vous plaît, montrer tant de courroux ?
Je suis loin, mes amis, de penser comme vous ;
Sur une vérité qui pouvait être utile
Je n'ai versé jamais les torrens de ma bile ;
Et de l'esprit humain connaissant les ressorts,
Je crois que rien n'échappe à ses nobles efforts ;
Qu'il peut tout découvrir, que la nature entière
Est soumise à l'éclat de sa vive lumière.
N'a-t-il pas, en effet, armé de nouveaux yeux,
Découvert par degré la structure des cieux ?
Avec l'aimant fidèle au pole qui l'attire,
N'a-t-il pas sur les mers dirigé son navire ?
L'art de l'imprimerie, avec célérité,
N'a-t-il pas répandu l'auguste vérité ;
Na-t-il pas terrassé les erreurs criminelles ?
N'a-t-il pas au génie enfin donné des ailes ?

Lorsque j'étais encore au nombre des vivants,
On me disait jadis : vos illustres savans
N'ont pu jusqu'à ce jour commander à la foudre
A qui rien ne résiste, et qui met tout en poudre.
Franklin est arrivé : son bras audacieux
Aux rois ravit le sceptre et le tonnerre aux dieux.
Lorsque Charles, Robert, et Blanchard et Pilâtre
Ont parcouru des airs le dangereux théâtre,
Ils ont frappé vos yeux d'un long étonnement.
L'art de décomposer le liquide élément

Du sage Lavoisier illustra la mémoire.
Des sciences encor que n'écris-je l'histoire ?
De quels traits j'aurais peints ces Icares nouveaux
Qui triomphent ensemble et des airs et des eaux !

Détracteurs du Gymnase, amis de l'ignorance,
Pourquoi prétendez-vous par votre intolérance
Condamner les mortels aux tourmens de l'erreur ?
Dieu créa l'univers, l'homme en fut l'inventeur ;
Descartes l'a prouvé : son merveilleux système
Semble émané du ciel pour créer le ciel même.

Des révolutions l'historique tableau,
En arrachant les morts du fond de leur tombeau,
Occupe mon esprit, l'amuse et l'intéresse.
J'aime de Montesquieu la plume enchanteresse,
Lorsqu'elle fait revivre et présente à mes yeux
Des antiques Romains le spectre glorieux :
Mais Pline, mais Buffon me plaisent davantage ;
J'adore l'ouvrier dont ils peignent l'ouvrage.
Montesquieu, des Romains raconte les forfaits ;
Pline, du Créateur dévoile les bienfaits.
L'art a quelques appas, la nature est plus belle ;
Le bonheur véritable est d'être heureux par elle.

Palissi lui dût tout : dans son humble attelier,
Contemplez un moment ce modeste ouvrier,
L'art ne lui fournit rien, il n'a qu'un peu d'argile
Qu'il paîtrit, qu'il transforme en un vase fragile,
Et qui, de quelques fleurs grossièrement orné,
Offre le lourd produit d'un travail obstiné.
De la simple nature obscur et simple élève,
Aux chefs-d'œvres de l'art par degrés il s'élève ;
Il classe par degrés les divers minéraux,
Dans leurs plis et replis poursuit les végétaux,
Découvre leurs secrets ; et, savant sans prestiges,
Il frappe les regards d'innombrables prodiges ;

Il imprime aux émaux le plus brillant éclat,
Des roses sur le verre il grave l'incarnat ;
Et par ses longs efforts, sa longue patience,
Il parvient en un mot à créer la science ;
L'humble potier de terre est l'égal de Newton.

Détracteurs du Gymnase, à l'aigle de Boston
L'aigle de Jupiter abandonne la foudre ;
Cet aigle qui jadis mettait le monde en poudre !
Et d'un art tout nouveau, l'argile dans la main,
Le sage Palissi (1) vous montre le chemin :
Auriez-vous pu sans eux commander au tonnerre ?
Sans eux que seriez-vous ? de vils potiers de terre.

---

(1) Bernard de Palissi était un simple potier de terre qui, à force de travail, et sur-tout de patience, vint à bout de découvrir les mystères les plus cachés de la chimie. Il inventa et fabriqua lui-même tous les outils et instrumens de sa profession, parce qu'il vécut dans un temps où la science était à peine connue ; qu'on juge du progrès qu'il aurait fait dans celui-ci. Fontenelle, qui faisait grand cas de cet homme extraordinaire, a dit, en parlant de lui : *qu'il était aussi grand physicien que la nature seule puisse en fo*[illegible]

DIEU
ET LES SAINTS;
POËME,

Pour servir de suite à celui du Calendrier (1) *Républicain.*

QUAND l'Ere des français toute républicaine,
Malgré le vieux Braschi, malgré la cour romaine
Eut obtenu l'aveu du divin Créateur,
Et qu'il eut d'un souris gratifié l'auteur,
Lorsque les plus grands saints devenus des profanes
Prêts à quitter des cieux les palais diaphanes,
Eurent cédé la place aux légumes, aux fleurs,
Aux nobles instrumens des champêtres labeurs;
A ces bons animaux qui traînent la charrue,
Et par qui des mortels la richesse est accrue,
On juge du courroux qui vint les enflammer,
Ainsi que les géants les saints veulent s'armer,
Détrôner l'Eternel, et dans la nuit profonde
Précipiter le Dieu qui d'un mot fit le monde.
LE grand François de Sale arrête ces transports,
Ce fameux saint, dit-on, par d'illustres efforts
Aux lois de la raison et d'une vie austère (2)
Asservit jeune encor son fougueux caractère;

(1) Le poëme sur le calendrier républicain a paru au commencement de l'an 4, chez Tessier, libraire, rue de la Harpe, N°. 151.

(2) Voyez l'histoire de Saint François-de-Sales, par l'abbé

Il est sage, tranquille, ami de l'équité,
Son front majestueux peint la sérénité;
Et parlant en ces mots d'une voix assurée
Il calme les fureurs de la troupe sacrée.

Messieurs les saints, dit-il, mes très-chers compagnons,
Se voir du paradis chassés par des oignons,
Est un malheur sans doute, un opprobre peut-être;
Mais ainsi l'a voulu notre souverain maître,
L'almanach du Saint-Père est tombé pour jamais,
Tout Paris y renonce et les maudits Français,
S'arrogeant des vainqueurs le hardi privilège,
Nous ont même bannis de l'almanach de Liège;
De ces revers frappés, honteux de ces affronts,
Je vois en ce moment éclater sur vos fronts
L'impatient desir d'une prompte vengeance;
Amis, vivons toujours en bonne intelligence
Avec l'Etre puissant qui créa les humains,
Comme un vase léger échappé de ses mains;
Son doigt peut nous briser, son souffle nous détruire,
Aux profanes d'en-bas n'apprêtons point à rire,
Et pour l'honneur enfin de notre sainteté
Supportons le malheur avec tranquillité.

Gardés-vous toute fois de perdre l'espérance,
Vous pouvés faire à Dieu votre humble remontrance,
Sur l'esprit des mortels lui rappeler vos droits,
Il aime la justice et peut-être à sa voix
Chacun de nous vainqueur d'un almanach postiche
Et d'encens parfumé rentrera dans sa niche.

L'empirée à ces mots s'ébranle; l'Eternel
Voit aux pieds de son trône un concours solemnel

Marsolier; cet historien dit que François était né violent, enclin à la colère, et qu'il lui fallait de grands efforts pour se corriger.

De saintes et de saints qu'un même intérêt touche,
Qui tous se prosternant la prière à la bouche,
Du paradis toujours veulent être habitans.
J'ai fait jusqu'à ce jour la pluie et le beau-temps,
Dit Geneviève en pleurs ; l'éclat qui m'environne
De la fière Lutèce annonce la patronne,
Et dix siècles m'ont vue obtenir un encens
Que refuse le peuple aux rois les plus puissants ;
Faudra-t-il désormais que seule, abandonnée,
Dans un réduit obscur je reste emprisonnée ?
Tandis que de Paris les nobles échevins
En pompe m'élevaient jusqu'aux honneurs divins ?.....

Reine et sainte à-la fois, ajoute Cunégonde,
J'avais droit aux honneurs plus que personne au monde ;
Du chant de mes dévôts qui jamais n'ont menti,
L'auguste Val-de-Grace a souvent retenti,
Et moi qui si long-temps ai régné sur la terre
Je me vois remplacer par de la fumeterre ;
O disgrace imprévue ! ô malheur sans égal !
Souffrirés-vous, Seigneur, ce désordre inégal ?

Un doux saint lui succède entouré de pucelles,
Vous dirai-je son nom ? c'est Robert d'Arbriselles,
Voyés, voyés, dit-il, mes chères Filles-Dieu,
Qui toutes en ce jour viennent me dire adieu ;
Je ne pourrai donc plus, éloigné de leurs âmes,
Sans blesser la pudeur coucher entre deux dames :
Février sur son aîle emporte mes amours,
Il s'envole, avec lui s'envolent mes beaux jours !
Ah ! rendés-moi, seigneur, mes compagnes fidèles,
Il n'est point à mes yeux de paradis sans elles :
Et tout saint que je suis, d'elles abandonné,
Je perds toute ma joie et je souffre en damné.

Je ne souffre pas moins, et je veux qu'on le sache,
Dit George en relevant sa guerrière moustache,

Moi le digne héros d'un poëme vanté !
Dont le bras dans Paris en triomphe est porté !
Je perdrais les honneurs qu'on me rend sur la terre !
Tremblés, Père Eternel, j'ai pour moi l'Angleterre,
Ainsi que votre fils je veux être pendu,
Si l'on ne fête plus le bras que j'ai perdu !

De quoi m'a-t-il servi d'être époux de la vierge ?
L'impétueux Ventôse (1) a soufflé sur le cierge
Que faisaient mes dévots brûler sur mon autel,
Dit Joseph, en pleurant ; plus de jour solemnel
Où l'on vienne à l'envi saluer mes images,
Paris me fatiguait d'innombrables hommages ;
Messieurs les Théatins, les Carmes non chaussés,
Aujourd'hui de m'en rendre eux-mêmes sont lassés,
Et mon temple fermé m'annonce ma disgrace.

Le bon homme Joseph à d'autres saints fait place,
Tous viennent à la file exprimer leurs douleurs,
Saint George est furieux, Joseph verse des pleurs,
Au village, à la ville, aux cieux ou sur la terre,
Qu'on soit saint ou damné l'on suit son caractère.

Du rang des immortels Floréal m'a rayé,
Frimaire m'a transi, Thermidor m'a noyé,
Disent-ils en désordre : aux Français anathême :
Prêtés l'oreille, amis, ils vont parler eux-mêmes,
Et favete linguis, trop long-temps je le vois,
Mon Apollon maudit leur a prêté sa voix.

SAINT DENIS.

Dans nos temples déserts, sous leurs vastes portiques
Nous avons tous, seigneur, laissé quelques reliques ;
Ne puis-je recouvrer ma tête mise à bas
Que m'a vu tout Paris porter entre mes bras ?

---

(1) Le mois de Ventôse a remplacé celui où l'on fêtait Saint Joseph.

UN AUTRE SAINT. (1)

J'ai besoin de mon nés.

UN AUTRE SAINT.

Mon doigt m'est nécessaire.

UNE SAINTE.

Avec un front tondu comment chercher à plaire,
Rendés-moi mes cheveux.

UN AUTRE SAINT.

Mon tibia.

UN AUTRE SAINT.

Mes dents.

UN AUTRE SAINT.

Mon bras.

UN AUTRE SAINT.

Mon avant-bras.

UN AUTRE SAINT.

Mon pied.

---

(1) Ce n'est point à plaisir, et par l'effet d'une fiction poétique, que les saints réclament ici les divers membres de leur corps, tels que le nez, le doigt, le tibia, les dents, le bras, l'avant-bras, etc..... Toutes les personnes qui ont visité le trésor de S. Denis, savent qu'on y a conservé long-temps un bras de S. Appollinaire, un doigt de S. Barthelemi, le bras de S. George, une dent de S. Jean l'Evangéliste, les cheveux de Sainte Marguerite, la main droite de Saint Thomas apôtre, le nez de Saint Pantaléon, etc..... et qu'on les y voyait encore peu de tems avant la révolution.

UN AUTRE SAINT.

Ma main.

DIEU.

Je sens

Combien cette demande est naturelle et juste,
Répond de l'univers le créateur auguste,
Citoyens mutilés de l'empire des cieux,
Reprenés à ma voix vos nés, vos fronts, vos yeux
Et tout ce qui vous manque ; hélas ! ma seule envie
Est qu'exempt de douleurs l'homme coule sa vie :
Lorsque je l'ai créé j'ai voulu son bonheur ;
Mais au calendrier vous n'aurés plus l'honneur
De voir vos noms tracés en rouges caractères,
Et vous ne serés plus les Dieux des presbitères ;
Le Français revenu de ses longues erreurs,
Préfère aux plus grands Saints des légumes, des fleurs ;
Je ne puis l'en blâmer ; la fleur pare la fille,
Du légume onctueux se nourrit la famille ;
Le peuple leur doit tout : il a beau vous prier,
Remplissez-vous de vin son modeste cellier ?
Dîne-t-il par vos soins ? Pour la race mortelle,
Un jardin potager vaut mieux qu'une chapelle.

Vous regretez les jours où de pompe éclatans
Des prêtres vous rendaient leurs hommages constans,
Où le peuple accourait à vos brillantes fêtes :
Consolez-vous, le calme est voisin des tempêtes ;
Vous connaissez le monde et sa fragilité,
Et vous n'ignorez pas que tout est vanité.

LES

DOLÉANCES DU PAPE,

SUR

LA RÉVOLUTION

DU 9 THERMIDOR.

La correspondance du Comité de Salut public lui a appris depuis quinze jours que les rois coalisés, et spécialement LE PAPE, sont désespérés de la catastrophe qui a fait tomber la tête de Robespierre. — *Paroles de Merlin de Douai, tirées du* Moniteur, *séance du* 12 *Vendémiaire de l'an* 3 *de la République.*

AVIS DE L'ÉDITEUR.

J'AI pour voisine une bonne citoyenne, qui n'est pas jeune, et qui ne sachant que faire de son temps, entend la messe tous les jours depuis environ quatre-vingts ans qu'elle existe. Sous la tyrannie de Robespierre, qui faisait semblant de haïr la messe, et qui au fonds l'aimait assez, puisqu'il a fait trancher la tête à l'évêque (1) Gobel uniquement parce qu'il n'avait pas voulu la dire, on vint rendre à ma voisine une petite visite patriotique et fraternelle, visite autorisée par la fameuse loi du 17 Septembre. Ma voisine avait chez elle une chapelle, où tous les jours un prêtre non sermenté venait en bonne fortune la cathéchiser, la confesser, et lui délivrer avec componction *ce que vous savez* qu'elle recevait *avec beaucoup de bienséance;* elle avait de plus un frère un peu moins âgé qu'elle, abbé commendataire, fort riche, qui, au commencement de Septembre 1792, s'était réfugié à Rome, de peur que les Marseillais d'alors ne vinssent aussi le visiter par amour pour son bénéfice. Ce frère de ma voisine lui avait écrit plusieurs lettres de Rome, dans lesquelles il se plaignait beaucoup des affreuses journées des 2 et 3 Septembre, dans lesquelles il trouvait mauvais de ce qu'à cette époque les assassins

(1) Lisez le rapport éloquent de Courtois sur les papiers trouvés chez Robespierre, vous y verrez en toutes lettres qu'il a fait guillotiner Gobel, évêque de Paris, parce qu'il ne voulait plus dire la messe, et qu'il avait fait abjuration du culte catholique; ce qui prouve que le culte catholique ne déplaisait point à Robespierre.

des prisons expédiaient les gens sans les entendre, dans lesquelles il osait avancer que l'inquisition de Goa lui paraissait plus douce que celle de Paris. Les membres d'un certain comité, en rendant vi ite à ma voisine, découvrirent ces lettres dans un prie-dieu qui lui servait de secrétaire ; et ceux qui savaient lire les ayant lues, en trouvèrent le style très-messéant, les phrases mal sonnantes, sentant même l'hérésie contre-révolutionnaire ; et scandalisés au dernier point, ils lavèrent la tête à ma voisine à la manière du père Duchêne, qu'elle estimait beaucoup moins que son père en dieu, et ils se disposaient à l'envoyer en prison à Port-Libre, lorsque l'un d'eux, qui jadis avait été aide de cuisine de son cuisinier en chef, s'avisa de dire à ses camarades qu'elle était bonne maîtresse ; et les ayant apitoyés sur son grand âge, ils se contentèrent de la laisser en arrestation chez elle, avec quatre sans-culottes pour gardes, lesquels, payés chacun à vingt francs par jour durant un long intervalle, ne laissèrent pas que de lui causer quelque gêne. Messieurs les révolutionnaires s'emparèrent cependant de toute la pretintaille sacrée qu'ils trouvèrent dans la chapelle, burettes, calice, ostensoire, patène et autres menus meubles et *préjugés détruits*, tel que les appelle Léquinio; tout leur parut de bon aloi, tout leur parut bon à prendre, et depuis, tout leur a paru bon à garder.

Ma bonne voisine, étant fort dévote, et entièrement détachée des biens de ce monde, elle regretta les ustensiles de sacristie, non parce qu'ils étaient d'or ou d'argent, mais parce qu'ils servaient à dire la messe, et voyant le doigt de la providence dans tout ce qui lui arrivait, elle offrait ses peines à Dieu en expiation des petits péchés qu'elle avait commis dans sa jeunesse.

Elle se consola plus difficilement de la perte des lettres de son frère, qui lui furent enlevées avec sa pieuse argenterie ; ces lettres, ne renfermant que de saines maximes, servaient singulièrement à son édification, et lui faisaient faire chaque jour un pas de plus vers la demeure céleste ; c'était peu de les perdre, il lui fallut renoncer à l'espoir d'en recevoir de nouvelles : son frère, depuis plusieurs mois, ne lui écrivait plus, soit qu'il craignit de la compromettre, soit que les communications entre la France et l'Italie fussent totalement interrompues. Le plus cher de ses vœux fut pendant long-temps de voir renaître une correspondance qui faisait son bonheur. Le neuf Thermidor arrive enfin ; la Convention nationale, qui avait été trompée par Robespierre et ses agens, détruit le règne de la terreur, qui ne peut être que celui de la tyrannie ; elle rend la liberté à une foule de victimes qui gémissaient dans les prisons de la République, et fait retirer les quatre gardes qu'on avait donnés pour compagnie à ma bonne voisine : la Convention décrete la liberté des cultes, et ma bonne voisine reprend au même instant un aumônier et un confesseur ; messieurs du comité ne lui ayant rendu ni son argenterie, ni sa garderobe d'église, elle fait dire, comme sur la mer, une messe sèche, c'est-à-dire, sans calice ; usage que les marins ont adopté de peur que le balancement du vaisseau ne fît répandre le vin consacré ; ce qui serait fort incongru ; et semblable aux Abyssins, qui n'ont que des habits déchirés lorsqu'ils célèbrent les saints mystères ; l'aumônier, vêtu d'une manière convenable à la fortune de Madame, se sert d'une vieille robe-de-chambre de Madame pour chasuble, d'un peignoir pour surplis, et de cornettes blanches pour purificatoires : mais qu'importent ces petits détails ? Dieu n'y regarde pas de si près,

757

et c'est l'intention qui fait tout : dîte avec ou sans calice, la messe n'en est pas moins bonne. Revenons au véritable sujet de cete préface. Depuis que le Corps législatif a rétabli le règne de la justice sur les ruines du despotisme des triumvirs, les communications ét nt d venues libres, le frère de ma voisine a recommencé à lui écrire; et le croiriez-vous, mon cher lecteur? cette journée du 9 Thermidor, qui a sauvé la France, et excité à-la-fois les applaudissemens de tous les bons esprits et de tous les cœurs sensibles, le croiriez-vous? cette journée a déplu au très-saint Père; les lettres de l'abbé annoncent qu'il l'a vue avec horreur; et sa sainteté a composé même, sur cette immortelle journée un poëme, qui, sous le nom de doléances, annonce de sa part un mécontentement très-prononcé. Ma bonne voisine sachant que je griffonne quelquefois des vers, et que je ne crois guères au pape, m'a fait lire ce poëme chagrin et catholique, pour m'aider à me convertir, et m'a permis même de le mettre au jour, persuadée que tout ce qui vient de la cour de Rome ne peut que servir infiniment à l'édification des fidèles; j'obéis donc au Pape et à ma bonne voisine en le publiant, et j'espère bien avoir part *in articulo mortis* aux indulgences du S. Père.